

NGO Group for the Convention on the Rights of the Child  
**Database of NGO Reports presented to the UN Committee on  
the Rights of the Child.**

---

**Document Title:**

**Contribution a L'occasion De L'examen Par Le Comité Des Droits De  
L'enfant  
Du Rapport du Guatemala**

**Region:**

South America

**Country:**

**Guatemala**

**Issued by:**

ATD Quart Monde

**Date of publication of NGO Report:**

01/96

**Date of presentation to preessional working group:**

01/96

**CRC Session**

(at which related national state party report was submitted):

12th Session : May - June 96

**Language:**

Spanish

---

**Document Text**

[Link to related state party at UNHCHR in English](#)

INTERNATIONAL MOVEMENT ATD FOURTH WORLD

MOUVEMENT INTERNATIONAL ATD QUART MONDE

founded by Father Joseph Wresinski - fondé par le père Joseph Wresinski

NGO in consultative status with ECOSOC, Unesco, Unicef, the ILO and the Council of Europe

ONG ayant le statut consultatif auprès de l'ECOSOC, de l'Unesco, de l'Unicef, du BIT et du

Conseil de l'Europe

CONTRIBUTION A L'OCCASION DE L'EXAMEN PAR LE COMITÉ DES DROITS DE L'ENFANT  
DU RAPPORT DU GUATEMALA

JANVIER 1996

ATD QUART MONDE

**Communication du Mouvement international ATD Quart Monde  
à l'occasion de l'examen par le Comité des droits de l'enfant  
du rapport du Guatemala.**

Janvier 1996.

A l'occasion de la présentation du rapport du Guatemala, le Mouvement international ATD Quart Monde, transmet au Comité des droits de l'enfant deux extraits de l'étude: "Familles, acteurs de développement."

Cette étude a été publiée en coopération avec le Secrétariat des Nations Unies pour l'Année internationale de la Famille. Elle est disponible dans son intégralité au secrétariat du Comité.

Ces deux extraits sont:

- une monographie de famille guatémaltèque, qui reflète les conditions de vie des enfants vivant en extrême pauvreté et de leur famille. Cette monographie a été écrite en collaboration avec la mère de famille dont il est question, après plus de 10 ans d'engagement de volontaires du Mouvement dans des zones de misère du pays.

- une réflexion sur les moyens de connaître les plus pauvres qui échappent bien souvent aux modes d'investigation classiques (statistiques, enquêtes, etc.) et sur la nécessité d'une connaissance qualitative pour appréhender véritablement la situation des enfants les plus pauvres.

D'autre part, le Mouvement international ATD Quart Monde attire l'attention du Comité sur le rapport intérimaire sur les droits de l'homme et l'extrême pauvreté de M. Leandro Despouy, (ECN4./Sub.2/1995/15) et notamment sur:

- la réflexion sur les statistiques et indicateurs en matière d'extrême pauvreté: par.24 à 46.

- l'analyse par rapport aux droits de l'homme des conditions de vie des plus pauvres notamment à partir de la monographie mentionnée plus haut: par.91 à 103 et Annexe II.

## **GUATEMALA**

### **Monographie de Doña Mathilda**

## **INTRODUCTION**

***«Nous voulons témoigner de notre vie de misère»***

17 mars 92... Un petit groupe d'adultes se réunit pour la première fois dans un quartier très pauvre de Guatemala, le long de la ligne de chemin de fer surplombant un grand marché. Doña Xiomara ouvre sa porte à trois ou quatre voisins. Doña Mathilda, son amie, dont l'histoire sera relatée ici fait partie de ce groupe.

Ces hommes, ces femmes, ces parents, nous les connaissons bien car depuis le mois d'août 1989, l'équipe de volontaires et des amis viennent animer chaque semaine une bibliothèque et une pré-école dans leur quartier.

Cette date du 17 fait aussitôt évoquer à Doña Mathilda la commémoration du 17 octobre 1991 au cours de laquelle deux de ses enfants avaient participé à un spectacle avec des enfants provenant d'autres zones défavorisées.

*«Si cette année, on présentait un spectacle entre adultes venant également de différents quartiers afin de témoigner de notre vie de misère ? Nous en serions capables aussi, comme nos enfants !...»*

Des idées sont lancées par les uns et les autres.

Et ainsi, le 17 de chaque mois, de mars à août, se précise la trame du spectacle grâce aux témoignages d'hommes et de femmes de ce quartier auxquels se sont joints des adultes vivant sur une décharge. Les deux thèmes qui se dégagent sont celui de l'errance -vécue au moins à un moment de leur vie par chacune des personnes du groupe- et celui du danger des lieux de vie des très pauvres. En effet, que ce soit le long de la voie ferrée, en bordure ou sur la décharge ou à flanc de ravin, les lieux de vie où sont refoulés les plus pauvres sont sources de multiples dangers spécialement pour les enfants.

Combien d'enfants et d'adultes n'ont-ils pas été étouffés par une avalanche d'immondi-ces?... Combien de baraquements n'ont-ils pas été emportés au fond du ravin par les torrents de boue en pleine saison des pluies ? Combien d'abris n'ont-ils pas été détruits, emportés par le chargement trop encombrant des wagons de chemin de fer ?

Du 17 septembre au 17 octobre, les adultes déploient une énergie considérable pour être présents aux répétitions, conscients de l'engagement pris et à tenir jusqu'au bout, conscients de la valeur du message qu'ils veulent transmettre. Ce temps est pris sur le quotidien où il est bien difficile de nouer les deux bouts : il faut arrêter de laver le linge, moyen de gagner quelques «centavos». Il faut occuper les enfants qu'on ne peut laisser seuls à cause du train. Il faut parfois se priver d'un repas car à l'heure habituelle, l'argent n'est pas rentré...

Doña Mathilda est au coeur de cet enthousiasme. Elle rappelle aux uns et aux autres le programme des répétitions. Elle passe du temps auprès des voisins découragés par les soucis continuels, tout en vivant elle-même l'angoisse que le spectacle ne soit pas à la hauteur des espérances du groupe. Et pourtant, les dialogues viennent spontanément à la bouche des acteurs tant c'est leur propre vie qu'ils mettent en scène. Une chorale d'enfants participant aux bibliothèques de rue se joint à eux. Un refrain chantant la fraternité et l'espoir jalonne le spectacle.

**Chapitre 1.** *«C'est la pauvreté qui nous contraint à vivre dans des lieux comme celui-ci»*

### **Le quartier près du grand marché description du lieu de vie actuel**

«Aujourd'hui, nous faisons la première bibliothèque de rue au lieu-dit : le «Ferrocarril», le long de la ligne de chemin de fer, là où ont trouvé refuge des centaines de familles très pauvres. Nous avons choisi un lieu près du grand marché où viennent des personnes sans ressource dans l'espoir de trouver un petit gagne-pain. (... )

Les baraques faites de bois, parfois de cartons, s'alignent des deux côtés de la voie ferrée, ne laissant qu'un tout petit espace entre les baraques et la ligne de chemin de fer (par endroits, il y a moins d'un mètre). La terre ravinée par les pluies et les eaux sales laisse place à des flaques où se mêlent eau et détrit.

Nous croisons beaucoup d'enfants. Les uns jouent, les autres travaillent. Des enfants transportent l'eau ou du bois qu'ils ramènent chez eux. Certaines petites filles de 7 ans et plus portent sur leur dos un petit frère ou une petite soeur, enroulé dans un tissu à la manière indienne. Il y a un point d'eau, petite fontaine publique où des femmes font la file pour remplir leurs cruches. Les cruches en plastique sont alignées sur le sol. On attend en bavardant.

Tout en marchant, nous parlons aux quelques adultes et aux enfants. Nous nous adressons alors à un homme qui tient un petit magasin. Entendons-nous ! Il s'agit d'une baraque comme les autres ouverte sur l'extérieur où il vend quelques produits de première nécessité. Nous lui expliquons que nous voudrions faire une bibliothèque, montrer des livres aux enfants. Il comprend d'abord que nous cherchons un local. Nous lui expliquons que l'activité se déroule dans la rue.

Il y a là aussi un homme qui pousse une charrette. Il vend des glaces. Il est accompagné de son fils d'une dizaine d'années, qui l'aide dans son travail.

Mais déjà un petit groupe s'est formé.

Quelqu'un nous montre un endroit où l'espace est un peu plus grand, les baraques étant plus en retrait. «Vous pouvez vous mettre là». ( ... )

Je me suis donc installé là, et des enfants se sont approchés. Ils ont pris les livres que je leur proposais. Une mère est sortie pour me proposer une chaise. Je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire. Elle est quand même revenue peu après avec une caisse sur laquelle j'ai déposé les livres. Pendant un temps, Dimas a continué de visiter les familles pour inviter d'autres enfants.

Certains enfants sont bien vêtus, d'autres sont pieds nus, mal habillés. Certains savent déjà lire, d'autres visiblement pas. Mais ils se réunissent heureux de découvrir les livres que nous leur apportons.(...)»

(Extraits du chrono d'août 1989 des volontaires qui ont animé la première bibliothèque de rue).

Doña Mathilda, âgée de 32 ans, ses cinq enfants, et Maria, une jeune femme salvadorienne hébergée depuis près d'un an vivent dans une de ces baraques le long de la ligne : une pièce unique de trois mètres sur trois environ. A l'arrière, un atelier de mécanique se devine par le bruit et les giclées d'eau qui ruissellent dans la maison par les planches disjointes.

Le sol en terre n'est pas nivelé. Deux lits occupent la moitié de la pièce : un est en bon état, l'autre -que Doña Mathilda vendra à une période où elle se retrouve sans rien- a deux pieds cassés, compensés par une grosse pierre et une boîte en fer retournée. Une petite table et un feu à bois tout rouillé, en forme d'auge et recouvert d'une grille, occupent un pan de mur. Des bassines de linge sont empilées dans un coin. Au mur, quelques photos et dessins de la bibliothèque de rue sont coincés entre les planches de bois. La journée, un rideau qui vole au vent tient lieu de porte. Il n'y a ni eau, ni électricité (de l'autre côté de la ligne, certaines familles ont capté clandestinement l'électricité du réseau public.) Aux piliers de la façade est accrochée une corde à linge. Un long bois en bambou planté en son milieu fait dérouler cette corde, formant un angle où le linge sèche, davantage balayé par le vent. Quand le train s'annonce en klaxonnant au loin, il faut s'empressement de rentrer le bois par la porte de la maison, empêchant ainsi le linge d'être emporté par la machine ou les wagons...

Une angoisse permanente habite les parents ou les aînés qui ont la garde des petits (c'est pour cela qu'ils restent souvent enfermés).

*«Le train rend nerveux, dit Doña Mathilda, les enfants n'ont pas la liberté de jouer tranquillement. Il nous faudrait un terrain de jeux protégé où nos enfants auraient le droit de jouer librement et sans danger.»*

Cette peur qui habite les parents, nous la percevons mieux en écoutant Doña Olivia nous raconter l'accident survenu le 20 septembre 1991.

«Il devait être huit heures du soir. Nous étions couchés, mes quatre enfants et moi. Mon mari était parti travailler à la côte depuis huit jours, le lendemain de la naissance de Joselito. Un énorme bruit a déchiré la nuit. Dina, ma fille aînée voulait se lever mais je lui ai dit de rester à la maison car il pleuvait énormément. Tout de suite après, la maison s'est effondrée sur nous. Au

carrefour, à 20 mètres de chez nous, le train avait accroché une voiture de police qui roulait sans phares. Elle a emporté sur son passage les façades de huit maisons et a arrêté sa course à l'intérieur de la nôtre. J'ai senti la mort..

Joselito, mon bébé de huit jours, n'apparaissait pas. J'avais très peur car il avait crié une fois puis plus rien...  
Nous étions sous les tôles. Les gens m'appelaient mais je n'entendais rien et eux non plus ne m'entendaient pas.

Les pompiers alertés sont parvenus à nous sortir des décombres. Il régnait un climat atroce. Tout le monde criait. J'étais comme prise de folie car je n'avais toujours pas mon bébé dans les bras. Un pompier l'a retrouvé sous les débris, sain et sauf. Il s'éloignait pour l'examiner mais j'ai crié : j'avais peur qu'il ne l'emène !...  
Pour la nuit, des voisins nous ont reçus. Le matin, je me suis rendue compte que j'avais tout perdu : nos affaires avaient disparu pendant la nuit..

On a décidé d'envahir en face, de l'autre côté de la ligne. Là vivait un homme s'abritant sous un plastique. C'était une vraie saleté, avec des rats et des pour blancs.

J'ai été la première à monter ma baraque.

Des voisins m'ont aidée. Jamais, je ne me suis sentie abandonnée. Pendant huit jours, Doña Mathilda est venue passer la nuit avec moi, jusqu'à ce que mon mari revienne de la côte. Deux ou trois jours plus tard, d'autres baraques ont été reconstruites.

La police a été avertie de notre «invasion». Comme j'avais été la première à envahir, c'est moi qu'elle a emmenée, avec Joselito que je n'avais pas eu le temps de changer. J'ai expliqué l'accident et la nécessité d'avoir de nouveau un toit pour ma famille. La police m'a relâchée dans la soirée.

Aucune indemnité des chemins de fer ou de la police ne nous a été versée. Au contraire, on nous a reproché d'habiter sur un terrain qui ne nous appartient pas.. Mais où aurions-nous pu aller ? »

C'est juste en face de cette rangée de maisons reconstruites plus en retrait, à quatre, cinq mètres des rails qu'ont lieu les bibliothèques et la pré-école. L'espace n'est toutefois pas suffisamment grand pour accueillir jusqu'à cent enfants. Certains s'assoient sur les rails pour lire et dessiner. A l'approche du train, les enfants se lèvent lentement et deux, trois d'entre eux ne résistent jamais à l'envie de s'accrocher aux wagons...

La ligne de chemin de fer est un lieu refuge des très pauvres, dont des indiens qui ont abandonné les hauts plateaux dont ils sont originaires. Les uns trop pauvres, espèrent trouver de meilleures conditions d'existence à la capitale, les autres fuient des régions de conflits. Ils se retrouvent ici.

La ligne est empruntée surtout par les «riverains» sortant de chez eux pour aller chercher de l'eau, pour aller laver le linge alavoir, pour aller vendre au marché des bonbons, des biscuits, des fruits, des légumes achetés aux camions venant de l'intérieur du pays. Des petits groupes d'enfants jouent aux billes, à la marelle, à la toupie, aux cartes, ou tout simplement avec la terre. Deux, trois charrettes de crèmes glacées sont stationnées. Des hommes iront les pousser dans les rues en faisant sonner une clochette. Il est fréquent de croiser aussi des policiers qui, deux par deux, font la ronde.

Dans le quartier, la voie du chemin de fer délimite deux zones très dénivelées l'une par rapport à l'autre : au Nord-Ouest, la zone 8, très escarpée, est peuplée d'habitations populaires et de commerces, principalement des ateliers de mécanique automobile ; au Sud-Est, en contrebas, la zone 4 couvre le quartier du grand marché, puis plus loin, un quartier commercial et

administratif étendu.

La 32e rue croise la ligne et s'enfonce dans le grand marché de la Terminale. Les rues qui le quadrillent grouillent d'activité. Elles sont envahies d'échoppes et de vendeurs -pour la plupart des femmes indiennes venues de «l'Occident», assises à même le sol, au milieu de leur marchandise. En périphérie du marché, des camions déchargent fruits et légumes par catégorie: montagnes de melons, d'ananas, de pommes de terre, d'oignons, quantité de filets remplis d'avocats ou d'oranges... Au milieu de ce quartier se dresse un énorme marché couvert où s'alignent sur deux étages une multitude de petits commerces. La «Terminale» trouve l'origine de son nom dans le «terminus» des bus desservant entre autre la partie ouest du pays : l'Occident. Le terminus est situé de l'autre côté du marché par rapport à la ligne de chemin de fer. La Terminale, de par son marché le plus vaste du pays et la convergence des bus venant de l'intérieur des terres, en fait un quartier excessivement animé où des milliers de familles pauvres s'activent de mille façons pour survivre.

### **La ligne de chemin de fer : lieu-refuge où les plus pauvres risquent l'expulsion**

Dès 1930, une vingtaine de familles pauvres se sont réfugiées le long de la ligne (propriété étatique des Chemins de fer).

D'autres portions de terrain, tout au long de la ligne qui traverse Guatemala du nord-est au sud, ont été envahies durant les années qui ont suivi, surtout en période de crise, comme à la suite du tremblement de terre du 4 février 1976, qui a laissé des milliers de familles sans abri.

Les terrains sont des lieux-refuges de dernier recours pour les très pauvres, comme le sont les autres lieux de misère (la décharge, les flancs de ravin ... ) Du fait de leur situation, aucun loyer n'est demandé aux familles, si ce n'est à certains endroits par des personnes peu scrupuleuses se présentant comme propriétaires du terrain et réclamant ainsi un loyer... Les familles ont toujours été plus ou moins tolérées le long de la ligne, bien qu'à plusieurs reprises, elles aient été menacées d'expulsion. Il y a trois ans, de sérieux affrontements sont survenus dans le quartier de la Terminale, entre travailleurs des Chemins de fer et les familles qui occupaient la ligne. Celles-ci ont résisté, réclamant un autre terrain si on les expulsait. C'était en pleine campagne électorale. Les promesses d'un relogement ont fait naître un espoir mais au lendemain des élections, eues sont restées sans suite. Depuis un an et demi, les familles ont eu vent à nouveau d'un projet de relogement les concernant. Les terrains des Chemins de fer seraient revendus à une compagnie ayant des projets d'urbanisme... Depuis un an, les choses se précipitent et on a demandé aux familles une quantité d'argent pour avoir droit à être relogées dans une zone périphérique. Mais réunir cette somme -qui n'était pourtant pas élevée- n'a pas été possible pour tous.

*«J'ai exagéré mes rentrées, dit Doña Mathilda, sinon je n'aurais pas eu droit au terrain. Ce qui nous préoccupe aussi, ce sont les mensualités qu'il faudra rembourser pendant 20 ans.. Ce mois-ci, nous devons avancer l'argent pour le droit au logement. Je ne sais pas comment je vais faire, je n'ai rien à vendre. Cela me tracasse, je n'en dors plus. J'ai bien mes bassines dont je tirerais 25 «quetzales» chacune, mais j'en ai besoin pour travailler .. »*

D'un côté, les familles aspirent à obtenir un terrain qui leur offrirait les commodités nécessaires, dans un meilleur environnement.

*«Ici, sur la ligne, nous ne sommes pas chez nous. De plus, le quartier a mauvaise réputation. Des jeunes se droguent j'aurais honte de donner l'adresse à ma famille si elle désirait me rendre visite. »*

L'autre problème qui surgirait suite à un relogement en périphérie serait le coût des transports pour la majorité de personnes dont la Terminale est le lieu de travail. Depuis trois mois, les familles sont sans nouvelles du projet. Certaines parlent de rester coûte que coûte sur la ligne. La vie continue dans le quartier, une vie plus que jamais au jour le jour...

### **Chapitre 2. «C'est très dur dans une vie de ne pas**

*pouvoir compter sur une maman».*

## **L'enfance de Mathilda**

Doña Mathilda n'a pas toujours vécu dans le quartier présenté au chapitre précédent. Quand on lui a proposé de raconter l'histoire de sa vie, ce sont d'abord ses souvenirs d'enfance qu'elle a évoqués. De son histoire, elle parle avec pudeur, avec souffrance mais aussi avec l'espoir que ce que vivront ses enfants sera moins dur.

La misère menace sans cesse l'unité familiale. Doña Mathilda le sait pour l'avoir vécu dès sa plus tendre enfance et elle n'aura de cesse de nous expliquer que tout ce qu'elle entreprend, elle le fait dans l'espoir de maintenir unie sa propre famille.

Mathilda a grandi sans maman : quand elle avait 6 mois, sa mère a quitté la maison. La vie était-elle trop dure au point d'être devenue impossible ? Mathilda bien sûr était trop petite pour percevoir le drame qui se déroulait mais il a marqué toute sa vie et aujourd'hui encore, elle essaie de comprendre. *«Ma mère a été chassée par mon père parce qu'il pensait qu'elle ne lui était pas fidèle»* ; c'est ce qu'on lui a dit.

*«Mon enfance, je ne l'ai pas vécue heureuse. Je n'ai pas grandi avec mes parents sinon avec des oncles et des tantes, puis avec une belle-mère et mon père. Je n'ai pas connu la chaleur d'une maman, je n'ai pas eu la chance d'être embrassée par une maman, d'être consolée quand j'étais malade». Puis elle ajoute «Peut-être ma mère avait-elle ses raisons quand elle est partie de la maison : nous étions deux filles, elle a pris ma soeur aînée, elle m'a laissée à mon père.»*

Cette absence la hante, elle cherche à comprendre, mais ne comprend qu'une chose : elle ne veut pas que ses enfants vivent une telle déchirure.

L'enfance de Mathilda se déroule dans le cadre d'un petit village du Sud-Est du Guatemala. On y vit de la terre, une terre aride qui impose un travail dur. La famille ne possède que peu de terres. Ce qu'on en tire ne suffit pas pour subvenir aux besoins de la famille. Il faut toujours chercher des moyens de vivre et toute la famille, y compris les enfants, doit contribuer à cette quête. Il y a aussi une solidarité entre les membres d'une famille «élargie». Ainsi, après le départ de la mère de Mathilda, le père peut compter sur des frères et soeurs pour l'aider. Jusqu'à l'âge de 5 ans, Mathilda est élevée par une tante dont elle dit aujourd'hui : *«Elle était bonne avec moi».*

Quand Mathilda a 5 ans, son père se remet en ménage avec une femme qui, semble-t-il, ne la considérera jamais comme sa fille.

*«Mon père m'a «imposé» une belle-mère. Elle ne m'aimait pas, elle me battait. J'en avais peur .. »*

Elle aura alors 3 demi-frères. Mais ceux-ci, devant leurs camarades, disent de Mathilda *«Oh elle, elle n'est pas notre soeur».* *«Eux»,* dit Mathilda aujourd'hui, *«ils ont eu une enfance différente de la mienne, ils ont pu en profiter».* Cette partie de son enfance qui a suivi le remariage de son père, Mathilda ne peut l'évoquer sans larmes. *«C'est surtout à partir de ce moment-là que j'ai souffert».* Elle a le souvenir d'avoir été rudoyée par la femme de son père et elle attribue à cette vie pénible sa dentition abîmée et sa mauvaise vue.

Dans une région comme celle où grandit Mathilda, les conditions de vie précaires imposent que les enfants travaillent, qu'ils participent au ménage et aux travaux des champs. Pour Mathilda, c'est un travail harassant que la grande pauvreté de sa famille lui impose. Elle doit, avant le lever du soleil, faire les réserves d'eau, c'est-à-dire chercher l'eau à la fontaine publique et la ramener dans des seaux pour remplir les grandes cuves de pierre de la maison. Quand elle se lève, une certaine peur la tiraille. On raconte tellement d'histoires d'esprits rôdant la nuit. Aujourd'hui, elle met en doute ces vieilles croyances et dit en souriant : *«Je n'en ai jamais rencontrés. Dieu devait sûrement m'en protéger ! ».* Ensuite se succèdent pour elle, au cours

de la journée les durs travaux domestiques : cuire le maïs, le moudre, préparer les tortillas Galettes de maïs préparées à la main.. A l'heure du repas, elle les apporte à son père qui travaille aux champs, à bonne distance de la maison. Il y a aussi le linge à laver : *«Je devais me débrouiller pour trouver le savon ! »*.

Mathilda participe aussi aux travaux des champs.

*«Depuis toute petite, j'ai travaillé : j'allais chercher l'eau pour les vaches, je conduisais les cochons dans la prairie, je sortais les chèvres.*

*J'aidais mon père à mettre de l'engrais sur les champs, ou à couper le maïs, les pastèques et les melons. On n'arrêtait pas. Il commençait seulement à prospérer, il n'avait pas d'ouvrier.»*

Mathilda a aussi le souvenir d'une époque -elle avait à peu près 8 ans- où il y avait plus de ressources à la maison. Son père allait à la côte acheter des sacs de grains qu'il revendait ensuite dans son village. C'est ainsi qu'ils ont ouvert un petit magasin. Mathilda y passait du temps à servir les clients. La famille vivait pins à l'aise. Le père a même pu acheter une vache.

Le commerce cependant ne restera pas très longtemps rentable et au bout de quelques années, le père le transforme en débit de boissons.

Les charges qui pesaient sur Mathilda enfant n'ont pas laissé de place pour l'école. Son père lui-même n'avait jamais fréquenté l'école, *«mais il arrivait néanmoins à faire ses comptes!»*. Le travail de Mathilda semble avoir accaparé tout son temps, toute son énergie. De ce temps, elle dit aujourd'hui :

*«Je n'ai pas pu développer mon esprit. Je n'avais pas la liberté de penser, je devais tout le temps travailler... Si je devais apprendre un métier maintenant, j'aurais beaucoup de difficultés parce que je n'ai pas eu l'occasion de développer mon esprit quand j'étais enfant.»*

Aujourd'hui, Doña Mathilda peut parler de son enfance avec plus de recul et y voit des éléments positifs :

*«Au moins, j'ai appris à travailler, à me débrouiller. Si je n'avais pas appris à préparer les tortillas, à laver le linge, que ferais-je aujourd'hui pour gagner ma vie, pour élever mes enfants ? Je vis de cela... »*

Lorsque Mathilda a 14 ans, une de ses tantes lui propose d'aller à la capitale. Pour elle, c'est un espoir qu'elle ne va pas laisser passer. Elle s'enfuit de son village et accompagne sa tante.

### **Chapitre 3. L'insécurité de tous les jours.**

#### **«J'ai enfin goûté à la liberté»**

La tante de Mathilda habite une zone très pauvre, non loin du centre de la capitale (ce fut le premier bidonville né de l'accroissement de la ville). Chez elle, Mathilda passe trois années heureuses, de 14 à 17 ans, au cours desquelles elle fréquente l'école pour la première fois:

*«Je n'ai pas perdu une seule année. J'avais vraiment envie d'apprendre. Je retenais tout.»*

Ces années la marquent, car elle peut enfin goûter de cette liberté qui lui a tellement fait défaut jusqu'alors. Liberté de mouvement, liberté d'esprit

*«Mon esprit enfin libre a pu se développer.»*

Pour aider sa tante et payer ses études, Mathilda travaille de six heures du matin à treize heures dans une petite épicerie du quartier. A 14 heures, elle entre à l'école. Ce rythme ne lui pèse pas. Elle crée aussi des liens d'amitié dans le voisinage. Elle goûte d'une autre vie, jusqu'au jour où une cousine plus âgée qu'elle, lui fait miroiter un avenir prometteur et lui propose de venir chez elle, dans une zone très populaire, en périphérie de la ville.

*«Ma cousine m'a aidée à m'enfuir de chez ma tante. Elle me disait : «Là, tu*

*n'amélioreras jamais ta condition». Elle m'a «chauffé la tête». J'étais pleine d'illusions. Je l'ai crue.»*

En réalité, elle se retrouve au service d'une cousine qui l'exploite honteusement. Plus question de poursuivre l'école. Mathilda devient la bonne à tout faire, travaillant jour et nuit à veiller sur 4 enfants et à faire le ménage sans gagner un sou.

Devant des étrangers à la famille, la cousine présente Mathilda comme une servante, passant sous silence son lien de parenté pourtant existant. C'est une énorme blessure qui est infligée à Mathilda et qui lui rappelle l'attitude de ses demi-frères qui affirmaient devant leurs copains : *«Elle n'est pas notre soeur»...*

Mathilda supporte cette situation pendant presque un an. Souvent, elle songe à partir, mais elle n'ose pas. Elle craint de se retrouver seule à la rue dans cette grande ville, Bien sûr, il n'est plus question de retourner chez sa tante. Où irait-elle ? Quand sa cousine lui reproche, sans aucun fondement, de la tromper avec son mari, c'en est trop. Elle décide de fuir cette ambiance devenue intolérable. Un jour, sa cousine lui donne un peu d'argent pour faire des courses au marché de la Terminale. Mathilda en profite. Elle ne retournera jamais chez sa cousine. Avec le peu d'argent qu'elle a en poche, elle décide de se débrouiller seule.

Elle a à peine 18 ans.

#### **«J'ai été hébergée de baraque en baraque.»**

Mathilda se retrouve donc dans ce quartier de la Terminale qui lui est totalement étranger. Elle arpente les ruelles, indécise, à la recherche d'un travail. Elle se renseigne à plusieurs endroits et assez vite, on l'embauche à l'essai dans un restaurant.

*«J'ai inventé que j'avais déjà travaillé dans un restaurant pour qu'on m'embauche. Le premier jour, j'ai travaillé sans m'arrêter. J'avais honte de servir les clients à table. Je me suis retranchée à la cuisine. Là, la cuve en pierre était verte d'algues. Je me suis mise à la brosse jusqu'à ce qu'elle soit impeccable. Mais il y avait une serveuse plus ancienne, et vous savez, les anciennes veulent «tuer» les jeunes.. Elle m'a remise au service à table. Mais ça a marché. La patronne était très contente de moi. Elle m'a vite augmentée. J'ai travaillé là deux ans. »*

Très vite, Mathilda est hébergée chez une cliente du restaurant.

*«Dieu a dû mettre sur ma route une vieille dame, Doña Rosa. Elle m'a hébergée. Elle venait tous les jours manger au restaurant où je travaillais. Elle habitait le quartier. On s'entendait très bien. Par contre, sa fille était jalouse de l'affection que me portait sa mère. J'ai préféré partir pour éviter les problèmes.»*

Mathilda loue une autre pièce dans le quartier. A cette époque, elle fait connaissance de Cristobal. Ils se lient d'amitié puis vivent ensemble. Quand elle lui annonce qu'elle est enceinte, il accepte mal la situation et s'éloigne. C'est une terrible déception pour Mathilda qui espérait bâtir un foyer avec cet homme qu'elle aimait. Le chagrin rend sa grossesse pénible. Elle ne s'alimente plus.

La patronne du restaurant l'accueille chez elle. Elle lui propose d'être la marraine de l'enfant qui va naître, à condition que ce soit un garçon Dans un pays comme le Guatemala, être parrain et marraine représente souvent une responsabilité sur le plan matériel.. Mathilda accepte. Le 23 octobre 1980, une petite Clara Luz naît, toute menue.

A partir de ce jour, la patronne change d'attitude vis-à-vis de Mathilda. C'est une fille qui est née ; elle n'en veut pas comme filleules.. Elle prend Mathilda à son service, dans sa propre maison, exigeant un travail épuisant pour une jeune accouchée. Elle refuse que Mathilda allaite son bébé pour que ce temps ne soit pas pris sur son travail... Quand Mathilda se fait réprimander pour le travail non accompli, elle décide de partir avec sa fille.

*«J'allais laver les langes de ma fille au lavoir public. J'avais les mains en sang parce que je n'avais pas l'habitude de laver.*

*Il y avait là une fille de onze ans environ qui lavait le linge. On a commencé à*

*parler, et elle m'a emmenée chez elle. Elle vivait avec son père veuf, le long de la ligne de chemin de fer. Je leur ai parlé de mon problème, que je ne savais où aller. Ils m'ont accueillie. Je suis restée un an chez eux. La journée, je travaillais : j'ai lavé du linge, j'ai aussi été vendre des oignons que j'achetais par quintaux. J'ai aussi eu un point de vente de viande cuite sur la braise. Grâce à mon travail, je pouvais acheter le lait pour Clara Luz.»*

**Cette situation de travail de mères de familles dans le «secteur informel» a été maintes fois soulignée dans de nombreux pays de l'Amérique Latine. Il y a dix ans déjà, un rapport colombien Diagnóstico de la situación de la familia Colombiana, 1983, DDepartamento Nacional de Planeación; cité dans; Enfants de Bogota. Témoins des espoirs de tous les enfants.-Paris, Unesco, 1985 / par Adrianensens, Anglade, Anglade et alii, ATD Quart Monde. faisait remarquer que 46 % de la population urbaine gagnait moins du salaire minimum. En 1983, on estimait que dans les foyers à bas revenus, une moyenne de 2,3 personnes par famille travaillaient et que le nombre d'heures de travail par foyer était de 98 heures. Ainsi, en plus du travail de la mère de famille, ce sont les enfants qui sont appelés au travail souvent jeunes, selon le degré de pauvreté de leur famille.**

**Les travaux de mères de famille cités dans une autre enquête El Gamin en Bogotá, Vladimir Carvajal Valek, Asociación Cristiana de Jóvenes, Bogota, 1984, cité in «Enfants de Bogota...», o.c. ressemblent étrangement à ceux que nous trouvons dans cette monographie : laveuse, cartonnrière, vendeuse de billets de loterie, vendeuse ambulante, vendeuse de marché, récupératrice de bouteilles, employée de maison...**

Mais Clara Luz tombe malade. A deux reprises, elle doit être hospitalisée.

*«J'ai vendu mes vêtements, ma vaisselle, presque tout ce que j'avais pour payer les traitements.»*

Doña Mathilda reste auprès de sa fille. Les mamans des bébés sont toujours autorisées à rester auprès d'eux la journée. C'est souvent pour allaiter. Pour Clara Luz, ce n'était pas le cas, mais la maman a pu rester sans problème. La nuit, par contre, les mères ne peuvent rester dans les chambres. On les rencontre dans les couloirs, couchées par terre, ou à la rue, près de l'entrée de l'hôpital. Après un mois d'hospitalisation, Clara Luz peut sortir.

*«J'ai rendu grâce à Dieu, j'avais réussi à garder ma fille, je l'avais à nouveau avec moi.»*

Au retour sur la ligne de chemin de fer, Mathilda apprend que le peu d'affaires qui lui restait a été volé. Désespérée, elle est accueillie dans une famille voisine, chez Doña Maria. Elle y restera plusieurs mois, jusqu'au mariage d'un fils de cette famille. Il dispose alors avec sa femme de la pièce que Mathilda occupait.

*«Je suis donc partie, je ne savais pas où aller. Pendant trois nuits, j'ai été dormir à l'arrêt des bus de la Terminale. Je tendais un plastique sur lequel je couchais Clara Luz. Moi, je ne dormais pas ; j'avais honte d'être là.»*

La famille de Doña Xiomara et de Don Domingo l'héberge avec Clara Luz quelques jours. Vivre à deux familles dans une seule pièce engendre plus ou moins vite des tensions.

Mathilda et Clara Luz iront vivre alors chez la soeur de Doña Xiomara : Doña Esperanza, qui habite avec son mari le long de la voie ferrée également. Mathilda restera chez eux plusieurs années.

Santiago naît le 29 septembre 1982. Pour Mathilda et Carlos, le père de Santiago, l'hébergement n'a jamais permis une vie de famille. Carlos est gardien dans une fabrique. Pendant ses temps libres, il se consacre à sa passion : la mécanique. Il répare dans la rue radios, montres, etc. Santiago, très attaché à son père, s'intéresse tout petit à ce travail. Il récupère boulons, vis, écrous qui traînent dans la rue et les garde précieusement comme un trésor.

Quand Santiago aura 5 ans, son père mourra assassiné dans la rue, pour un règlement de compte. Les relations de Mathilda avec la famille de son compagnon ne seront pas excellentes. Ses belles-soeurs feront un faux-témoignage entraînant la non-obtention d'une indemnité d'orphelin pour Santiago.

Doña Mathilda parle pourtant encore aujourd'hui avec affection de son compagnon, de l'attention qu'il lui manifestait, de son amour de père vis-à-vis du petit Santiago, des responsabilités matérielles qu'il assumait, même s'il ne vivait pas avec eux.

Début 1983, un grand terrain en périphérie de la ville commence à être envahi par des familles. Le «Metzquital» deviendra l'un des plus grands bidonvilles du Guatemala.

A cette époque, Clara Luz -3 ans- et Santiago, âgé de quelques mois fréquentent la garderie du «Bien-Etre Social» pendant la journée. Cette garderie, dépendant de l'État, accueille des enfants pendant que leur mère travaille. La cotisation est peu élevée. Clara Luz et Santiago y resteront trois ans. A ce moment, les conditions d'admission changent : une carte de travail des parents, des examens des poumons et du sang sont exigés. Faute de pouvoir réunir ces documents, Doña Mathilda retirera ses enfants.

En cette année 1983, Doña Mathilda travaille dans une fabrique de bouteilles consignées. Elle en lave jusqu'à 1000 par jour, n'arrêtant pas à midi pour grossir sa paie. Elle décide de tenter sa chance au Metzquital. Elle occupe d'abord un minuscule terrain, si petit qu'il provoque les railleries de la part des voisins. Quand les parcelles sont distribuées, elle en obtient une et y élève un abri de fortune où, tous les soirs, elle se rend avec ses deux jeunes enfants.

Le rythme de vie est épuisant. Le matin, Doña Mathilda et ses enfants se mêlent à la foule qui se presse aux arrêts de bus, pour se rendre au travail à la Capitale. Elle dépose ses enfants à la garderie puis se rend à son travail. A 17 heures, elle reprend ses enfants et passe une heure en bus pour rejoindre le Metzquital. Lors de ces trajets, Clara Luz, puis Santiago seront légèrement blessés dans des bousculades.

Après un an, Doña Mathilda décide de renoncer à ce terrain devant les risques qu'elle court, elle et ses enfants. Elle revend le droit de sa parcelle et retourne sur la ligne de chemin de fer.

La famille de Doña Esperanza l'accueille une nouvelle fois. Elle y restera deux ans. Doña Mathilda est alors enceinte de son troisième enfant.

#### **«J'étais enfin chez moi, même si ce n'était qu'une baraque.»**

Les baraques n'occupent alors qu'un côté de la ligne de chemin de fer, le côté de la Terminale. Des voisins poussent Doña Mathilda à envahir l'autre côté de la ligne, où les terrains sont occupés pour ranger des charrettes à bras ou étendre le linge. Doña Mathilda hésite longtemps car tous ces terrains sont aussi propriété des chemins de fer. De plus, un homme qui entrepose le matériel s'oppose à ce que Mathilda s'installe, lui reprochant en plus d'avoir des enfants sans pouvoir les loger.

*«Les gens étaient de mon côté. Ils m'ont convaincue. Un matin, trois hommes m'ont aidée à déblayer le terrain et à monter mon abri. Le soir, j'étais enfin chez moi. Il pleuvait dans la baraque, je restais éveillée pour repérer les fuites et mettre les enfants à l'abri.»*

Après six années d'hébergement le long de la ligne, Doña Mathilda aspirait à être chez elle. Elle restait toutefois consciente que son «chez soi» était tout relatif, la Société de chemin de fer pouvant du jour au lendemain chasser les familles occupant illégalement leurs terrains... Très vite, d'autres familles l'ont suivie et ont envahi la frange de terrain de part et d'autre de chez elle.

**Ce phénomène d'envahissement de terrain existait déjà avant le tremblement de terre de 1976. Il a pris à ce moment-là des proportions gigantesques vu que plus d'un million de personnes se retrouvaient sans abri. Il continue toujours actuellement. Par dizaines ou centaines suivant les lieux, des familles sans domicile propre envahissent des terrains inoccupés y dressant d'abord un abri de fortune. Elles s'organisent en Comité pour tâcher d'obtenir des autorités le droit à la propriété. La position des autorités est partagée entre l'expulsion, la tolérance ou la formalisation des terrains envahis. Dans ce dernier cas, elles appuieront des projets d'infrastructure pour rendre**

## habitable le terrain (eau potable, drainage...).

Benito naît quelques semaines plus tard, le 26 mai 1986. Doña Mathilda offre rapidement sa maison à d'autres personnes à la rue. Entraide entre familles au même passé d'errance.... La famille de Doña Olivia et Don Chepe, avec 3 enfants, reste deux ans chez Doña Mathilda avant d'envahir elle-même, plus loin sur la ligne. Grâce à la présence de Doña Olivia à la maison, s'occupant des six enfants et faisant le ménage, Doña Mathilda peut travailler à l'extérieur et ramener l'argent pour vivre.

Cette entraide, relevant aussi d'une nécessité de «nouer les deux bouts» est inscrite dans l'histoire des pauvres.

*«Une fois que j'ai eu ma maison, il y a toujours eu du monde chez moi. On m'a dit un jour: Pourquoi ne mets-tu pas une pancarte sur ta façade, indiquant «PENSION», avec toutes les personnes que tu héberges ? Je crois que c'est une épreuve que Dieu m'impose pour savoir quel cœur j'ai. Je sais que mes enfants recevront de l'un ou l'autre un peu de nourriture. Je ne le fais pas pour moi, mais pour mes enfants. Je sais aussi que peut-être un jour, mes enfants auront besoin de trouver un endroit pour dormir. J'espère que ce que je fais (héberger) et que d'autres font aussi, se multiplie partout...»*

## Chapitre 4. Compagne et mère

**«Esteban me disait :  
"C'est la première fois que j'ai un foyer."»**

En 1987, Doña Mathilda rencontre Esteban, un homme de son âge, qui travaille comme manoeuvre dans une menuiserie. Ils font connaissance. Souvent, pour n'importe quel motif, Esteban cherche à rencontrer Mathilda.

*«Esteban aussi a une histoire de souffrances», nous dit Doña Mathilda. Il a connu une enfance très pénible entre sa mère et un beau-père violent, dans un climat marqué par une grande misère. À tel point qu'à l'âge de neuf ans, il se retrouve à la rue. Il travaille pour tenter de survivre : comme cireur de chaussures puis dans une «tortilleria». Il se met ensuite en tête de retrouver son père et l'un de ses frères. Il y parviendra et vivra un temps avec eux, tout en continuant de travailler. C'est à ce moment qu'il a l'occasion de s'engager dans une menuiserie où il apprendra les rudiments du métier. Doña Mathilda connaîtra le papa d'Esteban. Ils se témoigneront d'ailleurs une affection réciproque. Mais le malheur revient à nouveau : en quelques mois, Esteban perd son frère et son père, le premier assassiné, le second de maladie.*

Quelques temps après, pendant quelques jours, Doña Mathilda ne voit plus Esteban, jus-qu'au matin où un inconnu vient la voir de sa part. Il a eu un accident sur son lieu de travail, à la suite duquel il doit rester immobilisé. Il vit au Metzquitil, loin de là, mais voulait absolument que Mathilda soit avertie. Elle n'attend pas longtemps pour aller le voir. L'amour est né entre eux. Ils font le projet de vivre ensemble. Après son accident, dès qu'Esteban peut se déplacer avec des béquilles, il rejoint Doña Mathilda au Ferrocarril.

*«Nous avons vécu ensemble. Il me disait : «"C'est la première fois que j'ai un foyer" Je suis parvenue à ce qu'il refasse sa vie.»*

Pour elle aussi, c'est la première fois qu'elle a un foyer. Une vraie vie de famille commence, avec un père à la maison : *«Il était bon, tous mes enfants l'appelaient "Papa"».*

Esteban garde des séquelles de son accident. Il tente de reprendre son travail à la menuiserie mais il souffre trop de la blessure. Il ne se décourage pas. Habile de ses mains, il confectonne tantôt des animaux en peluche, tantôt des bouquets de fleurs en plastique qu'il vend

dans la rue. Doña Mathilda, qui a toujours énormément travaillé pour élever ses trois aînés, est plus présente à la maison. Esteban y tient beaucoup et son travail permet de nourrir la famille. Nicolàs naît le 17 octobre 1988.

La présence d'Esteban dans la famille laisse à Doña Mathilda le temps et l'occasion de participer à des comités d'«amélioration» du quartier. Elle dépasse son combat personnel pour soutenir des projets communautaires.

*«Un Comité pour un projet de fontaine a été créé. Jen ai fait pallie. J'aimais ça. On s'est démené, courant à gauche et à droite pour récolter les signatures.. Après, un projet d'aliments pour les enfants de moins de six ans a été mis sur pied. On devait peser les enfants régulièrement. Don Domingo s'était procuré une balance. Chaque enfant avait droit à un colis de nourriture pour trois fois rien. Mais les gens n'en profitaient pas toujours. On devait les relancer. Le projet a duré six mois. On était fatigué de devoir courir après les gens. Peut-être ne voulaient-ils pas être humiliés à cause de leur pauvreté ?... Puis un médecin a estimé que la remise où étaient stockés les aliments ne répondait plus aux normes d'hygiène. Cela devenait compliqué. On a arrêté. N'empêche que j'ai toujours aimé me mettre dans les Comités »*  
*«... J'aime aider les gens même s'il faut lutter.»*

Des difficultés surgissent au sein du couple, notamment à cause du penchant d'Esteban pour la boisson. Il y a aussi des moments où il part de chez lui, mais il revient chaque fois. Esteban comme Mathilda tentent de surmonter ces difficultés et de repartir à zéro.

*«Si je n'avais pas tant souffert, dit Esteban, je ne serais pas comme ça.»*  
*«Quand il est saoul, dit Doña Mathilda, il me traite de mendiante parce que je n'ai plus de contact avec ma famille. Il peut être aussi très violent. Quand il redevient sobre, il me dit ne pas se rappeler ses injures. "Ce sont les nerfs peut-être, dit-il, je vais changer" ... »*  
Mathilda souffre de cette situation et elle s'interroge.  
*«Est-ce qu'il m'aime vraiment ? Peut-être ne restera-t-il que pour l'intérêt qu'il porte aux enfants ?..»*

Puis le doute fait place à l'espoir parce que l'un et l'autre s'efforcent de reconstruire cette vie de famille à laquelle ils aspirent tant.

*«Il aime ses enfants, dit Doña Mathilda, il ne fait pas de différence entre les siens et les grands que j'ai eus avant. Nicolàs l'aime beaucoup. Quand il est avec son père, je n'existe plus. San-tiago l'aime aussi.»*  
*«Ca lui arrivait de nous préparer un bon repas. Et moi, je me sentais toute drôle d'être assise à ne rien faire ! »*

#### **«Seule avec mes enfants, je suis père et mère à la fois»**

Un jour de janvier 1990, la police embarque Esteban en état d'ébriété. Une voisine, présente au moment des faits, avertit Doña Mathilda. Aussitôt, celle-ci quitte la maison. Elle veut savoir où il a été emmené. Grâce à l'argent qu'il lui avait laissé, elle parcourt la ville dans tous les sens, allant de poste de police en poste de police. Mais en vain. Esteban est introuvable. Deux jours plus tard, elle se rend dans un centre de détention. Esteban est là. Le lendemain, elle lui apporte un repas...

Esteban est condamné à trois ans de prison pour récidive de bagarres en état d'ébriété. C'est l'effondrement. Mathilda a épuisé l'argent qui lui restait. Elle doit reprendre du travail au plus vite. Elle est embauchée de nuit dans un restaurant où elle emmène Clara Luz, qui veille sur Nicolàs encore au sein. Cette situation dure trois mois jusqu'au jour où une serveuse accuse injustement Mathilda d'avoir dérobé de l'argent. Doña Mathilda, profondément humiliée, préfère quitter son emploi.

*«Ce qui m'affecte le plus, c'est l'humiliation : qu'on nous prenne pour des voleurs parce qu'on est pauvre.»*

Doña Mathilda s'enferme chez elle avec ses enfants. Elle connaîtra à cette période le plus profond désarroi qui ne l'ait jamais envahie.

*«La misère m'a gagnée à ce moment. Je n'ouvrais plus ma porte. Les vêtements*

*sales s'accumulaient dans un coin. Je n'avais pas de quoi payer l'eau ni le savon. Je ne préparais qu'un repas par jour. Mes enfants se couchaient sans avoir mangé. Une fois qu'ils étaient endormis, je fondais en larmes, désespérée de les voir dans une telle situation.*

*Une nuit, j'ai imploré Dieu du plus profond de mon être : «Je suis ta fille.*

*Pourquoi m'abandonner ainsi ? Tu sais que mes enfants se couchant le ventre creut...»*

*Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais le lendemain, des voisins m'ont apporté leur linge à laver. La vie allait changer. Depuis trois ans, c'est ce travail au lavoir qui nous permet de man-ger.»*

Pendant deux ans et demi, Doña Mathilda et ses enfants rendent visite à Esteban en prison. Les déplacements coûtent cher. Les visites ne sont donc pas très fréquentes mais à chaque fois, se forment des projets d'une nouvelle vie ensemble, sans violence.

*«On ne se disputera plus, dit Esteban, je ne boirai plus, on reprendra la vie ensemble.»*

Le centre pénitencier est assez souple pour les prisonniers peu dangereux. Les visites sont autorisées presque tous les jours. A l'intérieur de l'enceinte, un petit village s'est créé, avec des magasins, des restaurants. La famille peut donc passer un moment de détente avec le prisonnier. Les couples peuvent même avoir des moments d'intimité.

Doña Mathilda attend un enfant. Dimitas naîtra le 12 janvier 1991.

Pendant toute la période d'incarcération d'Esteban, Mathilda continue à lutter comme elle peut pour ses enfants. Elle les inscrit à l'école voir chapitre suivant.. Dans de telles circonstances, il est bien difficile de mener à bien une scolarisation mais pour Doña Mathilda, c'est important :

*«Que mes enfants étudient, c'est la seule chose qui restera quand je mourrai, qu'ils puissent continuer à aller de l'avant, seuls... »*

Malgré sa ténacité et son courage, Mathilda doit affronter bien des moments de grande misère. Récemment, elle disait :

*«Chaque jour, il faut trouver de quoi manger. Des jours, on n'a rien. Les gens qui me donnent leur linge à laver sont pauvres aussi, ils ne paient pas bien. Hier matin, j'étais partie laver à cinq heures du matin. Quand je suis revenue, mes enfants n'avaient toujours rien mangé. Je leur ai demandé de fouiller les ordures. Je ne voulais pas qu'ils mendient. Ils sont revenus avec*

*un billet quels ont trouvé dans les ordures ! Avec cet argent, j'ai pu leur préparer un petit déjeuner à onze heures du matin. Dans l'après-midi, une voisine m'a payé le linge que je lui avais lavé. On a pu dîner le soir. »*

En avril 1992, Doña Mathilda apprend que la peine de prison d'Esteban pourrait être réduite de six mois. C'est la joie dans la famille à l'idée de revoir Esteban prochainement parmi eux. Un mois plus tard, Esteban sort de prison. Doña Mathilda a vent de ce qu'une ancienne compagne d'Esteban a renoué contact avec lui lorsqu'il était en prison. C'est même elle qui aurait payé l'amende exigée pour la sortie de prison. En fait, Esteban et Mathilda souffrent tous les deux de cette situation délicate. Esteban est partagé entre sa compagne et Doña Mathilda. C'est Doña Mathilda qui tranche :

*«Je lui ai dit : je ne veux pas te faire souffrir. Retourne avec elle si tu veux. Tu peux venir voir tes enfants tous les jours..*

*Je suis pauvre, niais ce n'est pas une raison, je ne me résigne pas. Je ne veux pas qu'on joue avec mes sentiments. Je ne veux pas d'une vie impossible. Je veux un peu de tranquillité pour mes enfants.»*

## **Chapitre 5. «Je voudrais que mes enfants aient un bon avenir»**

Tout ce que Doña Mathilda entreprend, elle le fait dans l'espoir que ses enfants aient un avenir

meilleur. Au cours de nombreux entretiens que nous avons eus avec elle pour préparer cette monographie, à chaque instant, apparaissait cet espoir. En même temps, on la sentait angoissée tant la misère menace sans cesse la famille. Doña Mathilda portant encore ses blessures d'enfance, est convaincue que, pour ses enfants, rien ne remplace une famille ; elle sait qu'elle seule peut apporter cette garantie à ses propres enfants.

*«Enfant, je me disais parfois : «Pourquoi suis-je venue au monde ? J'aurais dû mourir petite ou dans le ventre de ma mère.. «Mais plus tard, Dieu ma donné des enfants. Mes enfants, ils ont leur mère. Je ne peux pas donner la richesse, c'est ma tendresse que je peux leur donner.»*

Même dans les moments les plus durs, Doña Mathilda n'abandonne pas :  
*«Où je trouve la force pour continuer ? » dit-elle, «dans mes enfants !... Qui luttera pour eux si ce n'est moi ?»*

Nous nous proposons de voir, à travers la vie de Clara Luz et Santiago, ses deux aînés, ce que signifie concrètement cette lutte. Et si Doña Mathilda parle de «lutte», c'est qu'il s'agit de se battre contre la misère. Jamais elle n'est tout à fait sûre de gagner : ses enfants auront-ils finalement cet avenir dont elle rêve pour eux ?

Pendant les deux premières années de sa vie, Clara Luz ne quitte pas sa maman. Elle vit au rythme de celle-ci, portée sur le dos dans un grand carré de tissu noué par devant. C'est une réalité fréquente pour les femmes très pauvres : elles vont travailler -effectuant parfois des travaux très durs- avec leur dernier-né dans le dos.

Nous avons vu que pendant trois ans, Clara Luz et Santiago, qui est né entre-temps, ont fréquenté tous les deux la garderie du «Bien-Etre Social». C'est une solution qui soulage Doña Mathilda, mais surtout qui protège ses enfants. En ce sens, Doña Mathilda en est heureuse. Mais le jour où, pour inscrire les enfants à la garderie, on exige des papiers que Doña Mathilda ne peut pas fournir, elle est obligée de retirer ses enfants.

Doña Mathilda, depuis toujours, est habitée par la hantise que ses enfants aient accès à l'école. En janvier 1989, elle va inscrire Clara Luz -qui a alors 8 ans- en première primaire dans une école proche de la ligne de chemin de fer. C'est très dur pour Clara Luz. Tout d'abord, elle n'est guère préparée pour entrer à l'école. Elle se retrouve avec des enfants qui ont déjà suivi une pré-scolarisation. Ensuite, elle s'y sent rejetée. En effet, il s'agit d'une école de quartier : quartier populaire certes, mais où le; petites filles qui, comme Clara Luz, habitent le long de la ligne de chemin de fer sont montrées du doigt. On les traite de «mendiante», de «crève-la-faim». Clara Luz bien sûr en souffre, ne veut plus aller à l'école. Doña Mathilda l'encourage et la pousse à continuer.

Mais d'autres obstacles interviennent. Comment peut-on apprendre quand on vit dans une baraque où il n'y a ni électricité, ni chaise, ni table où poser son cahier pour faire ses devoirs ? Comment faire ses exercices d'écriture et de lecture assise sur le pas de porte pour avoir assez de lumière, dans le bruit du voisinage, dans le va-et-vient des petits frères qui entrent et sortent, des uns et des autres qui, sans cesse, défilent devant la porte ?

Et puis, comme toutes les filles -surtout les aînées- des familles très pauvres, Clara Luz doit contribuer aux travaux ménagers : ranger, laver, chercher l'eau, surveiller les petits frères. Pour sauvegarder l'équilibre familial toujours précaire, il est nécessaire que Clara Luz aide sa maman. Mais Doña Mathilda veille à ne pas lui en demander trop :

*«Si je dis à Clara Luz : «Dépêche-toi de ranger la pièce !» elle se bloque. Si je lui dis : «Viens ma fille, rangeons ensemble», la pièce est tout de suite rangée .. »*

Tous ces facteurs feront que la première année scolaire de Clara Luz sera un échec. Après avoir poussé sa fille à persévérer, Doña Mathilda se rend compte que ça ne sert à rien, que sa fille n'apprend pas. Aussi elle la laisse abandonner l'école en milieu d'année...

En 1990, la situation est différente. En janvier, quand normalement on pense à conduire les enfants à l'école, Esteban est mis en prison. Nous savons dans quel état d'esprit vivait la

famille. Si survie est à ce point menacée qu'il n'est pas question d'école. Doña Mathilda travaille la nuit, emmenant son bébé qu'elle allaite encore et que garde Clara Luz. Au bout de quelques mois, suite à l'énergie déployée par Doña Mathilda, la situation de la famille se stabilise à nouveau. Mais il est alors bien trop tard pour inscrire ses enfants à l'école. Doña Mathilda pense déjà à l'année suivante. Elle pousse sans cesse ses enfants à apprendre. En les emmenant à la bibliothèque de rue, elle nous dit : *«Je veux que mes enfants y participent, ça leur ouvre l'esprit»*.

En 1991, Clara Luz est inscrite à nouveau en première primaire, mais dans une autre école. Les classes ont lieu l'après-midi Au Guatemala, dans beaucoup d'écoles, les enfants vont habituellement en classe soit le matin, soit l'après-midi.. Cet horaire convient mieux à l'organisation familiale. Mais surtout, l'ambiance est différente. *«Dans cette école, nous sommes bien traitées»*, dit Doña Mathilda, *«Clara Luz s'y sent bien»*. Doña Mathilda garde toujours en tête les échecs des années précédentes. Aussi, elle suit sa fille. Elle qui sait lire et écrire, peut aider sa fille si c'est nécessaire. L'année se déroule bien et Doña Mathilda est fière de raconter qu'à une réunion de parents, elle s'est fait féliciter par le professeur pour le comportement de sa fille. Elle ne veut manquer aucune réunion, même si c'est du temps pris sur le travail. Elle sent que c'est trop important pour la réussite scolaire de ses enfants.

*«Je n'envoie pas Clara Luz faire la pâte à maïs, elle ne lave pas le linge»*... Par ces paroles, Doña Mathilda exprime qu'elle ne veut pas faire travailler ses enfants On entend par là un travail rémunéré et non les tâches ménagères auxquelles les enfants contribuent toujours.. Pourtant, quand elle est seule avec eux, il n'est pas toujours possible de faire autrement.

*«Dans les familles pauvres et nombreuses, dit Doña Mathilda, un salaire ne suffit pas. Je suis père et mère à la fois.. Un seul bois ne prend pas»*

C'est pourquoi, dans les moments difficiles, Clara Luz effectue de petits travaux et ramène un peu d'argent à la maison. Ainsi, au courant de l'année 1992, Clara Luz va travailler dans un restaurant une partie de la nuit avec Maria, la jeune femme hébergée dans la famille. Elle se repose le matin, et va à l'école l'après-midi. Cette année-là, Clara Luz a réussi sa deuxième primaire et elle commence aujourd'hui sa troisième Qui correspond premier cycle des études secondaires.. Déjà sa mère parle d'avenir :

*«Clara Luz voudrait aller jusqu'à la sixième année mais ce serait bien qu'elle puisse continuer après, étudier le «basico»<sup>8</sup> Il y aura plus de frais, mais elle songe à travailler pour pouvoir payer le matériel et ainsi continuer d'étudier.»*

Novembre 1991. Nous allons chercher Santiago pour participer à un atelier de théâtre. Il est introuvable. Nous rencontrons Doña Mathilda au lavoir.

*«Je ne sais pas où est Santiago : il part le matin, revient le soir. Il traîne à la rue. Ça m'inquiète, je n'aime pas ça. Qu'est-ce que je peux faire ? Je suis obligée d'être ici toute la journée à laver du linge, sans cela, nous n'avons rien à la maison.»*

En quelques mots, Doña Mathilda a exprimé toute son angoisse, celle de toutes les familles très pauvres. Les conditions de vie très précaires, la quête permanente des moyens de survie, font qu'elles ne peuvent pas s'occuper comme elles le voudraient de leurs enfants. Ceux-ci se retrouvent trop livrés à eux-mêmes. Doña Mathilda vit avec cette angoisse et elle sait que le meilleur moyen d'y remédier est de maintenir envers et contre tout un climat familial chaleureux :

*«Qu'on soit riche ou qu'on soit pauvre, l'éducation demande de la tendresse... A un enfant, il faut lui donner confiance. S'il y a un problème, il faut en parler avec lui ; les coups, ça ne sert à rien.»*

**L'étude citée Enfants de Bogota. Témoins des espoirs de tous les enfants.-Paris, Unesco, 1985 / par Adrianesens, Anglade, Anglade et alii, ATD Quart Monde. consacre tout un chapitre au défi que constitue l'accès à l'enseignement primaire pour tous les enfants, aspiration des familles et volonté du gouvernement colombien, comme d'ailleurs d'autres gouvernements latino-américains. «Pour les familles les plus**

**pauvres, le sous-emploi, le chômage, l'in-sécurité et l'absence de revenus sont autant de facteurs qui minent tous les domaines de la vie et qui contribuent, à l'extrême, à casser l'unité familiale et la possibilité de mener un projet de vie ensemble. Ce sont les enfants qui payent le plus lourd tribut à la misère. Portant trop vite de lourdes responsabilités, ils seront le plus souvent coupés de l'école, des chances d'instruction et de formation professionnelle, risquant ainsi de perpétuer la condition de leurs parents». (...) «En effet, comment peuvent-ils (ces enfants) s'instruire et se former alors que leur famille a besoin de leur force de travail dès le plus jeune âge ? Comment peuvent-ils suivre régulièrement un enseignement quand leur famille n'a pas la sécurité du Logement et se trouve régulièrement sans toit ? Et comment, finalement, ces enfants, déjà marqués par la misère et la mauvaise réputation de leur milieu, vont-ils réussir à être acceptés pleinement par les autres et devenir des points de référence pour tous ?».**

Quand Santiago a huit ans, Doña Mathilda l'inscrit dans une institution appelée «Hogar para Todos». Celle-ci est destinée aux enfants en difficulté. Elle offre des possibilités d'internat et d'externat. Santiago y va comme externe, arrivant le matin et rentrant chez lui le soir ; il y suit les cours de première primaire. Doña Mathilda a vu tout d'abord les avantages : c'était gratuit, Santiago serait scolarisé et passerait là toute la journée, ce qui lui éviterait de traîner à la rue. Mais peu à peu, les choses lui ont paru moins positives. D'abord il n'était pas sûr qu'il recevrait un certificat de scolarité. Or, Doña Mathilda veut non seulement que ses enfants apprennent, mais aussi qu'ils aient en main un certificat d'études reconnu. Elle sait que c'est cela qui est une garantie pour l'avenir. Mais ce qui la peinait surtout, c'était de voir que Santiago n'y était pas heureux :

*«Il n'aimait pas cette école, il était souvent malade, il maigrissait. Après trois mois, je l'ai retiré.»*

Santiago reste plus d'un an sans aller à l'école. Il passe beaucoup de temps à la rue.

*«Cela me préoccupait, dit Doña Mathilda, parce que j'avais peur qu'il n'emprunte un mauvais chemin.»*

Santiago est un enfant assez turbulent mais aussi attentif à ses petits frères qu'il garde de temps en temps. Il lui arrive aussi de travailler : il se rend notamment à la décharge publique pour récupérer des déchets de planches et de bois qui serviront à alimenter le feu.

Début 1992, peu avant la rentrée scolaire, Doña Mathilda a l'occasion de travailler trois jours dans un village aux portes de la capitale où est célébrée la fête annuelle. Elle offre ses services dans un petit restaurant où le travail ne manque pas. Une bonne rémunération lui permet d'acheter uniforme, chaussures et matériel scolaire pour ses aînés. Elle peut aussi inscrire Santiago en première année dans une école du quartier voisin. Santiago s'y plaît même si ce n'est pas toujours facile.

*«Il n'aime pas manquer l'école, raconte sa maman, mais veut aussi aller jouer. Il s'attache à la rue. Il s'en va alors qu'il a des devoirs à faire.»*

Doña Mathilda le stimule et l'aide dans la mesure de ses moyens, comme elle le fait pour Clara Luz. Santiago réussit sa première primaire. Il a déjà dix ans.

Au tout début 1993, Doña Mathilda n'a pas eu la même occasion de travail que l'année précédente. Il lui est difficile d'assumer les frais de début d'année scolaire pour deux enfants dans une école publique au Guatemala, il n'y a pas de frais d'inscription, sinon un uniforme simple et les fournitures scolaires à payer.. D'autre part, l'école n'ayant lieu qu'une demi-journée, elle a vraiment peur que le reste de la journée, Santiago ne soit poussé vers la rue. Aussi elle envisage de le remettre au «Hogar para Todos», d'y tenter un nouvel essai, vu que là, il y est accueilli toute la journée. Mais elle hésite en raison de l'expérience malheureuse d'il y a quelques années.

Dans le quartier, ils sont continuellement en contact avec des enfants et des jeunes qui se droguent (en inhalant de la colle).

*«Mon Santiago, dit Doña Mathilda, on ne l'a jamais vu avec un pot de colle sur lui.»*

Elle ne dit pas cela sur le ton de la victoire, encore moins pour jeter le discrédit ou juger ceux qui se droguent. Elle sait trop bien que ce sont les marques de la misère. Elle le dit tout simplement parce qu'elle fait tout pour éviter que son fils «n'emprunte un mauvais chemin, un chemin où les enfants se perdent»...

### **S'unir pour lutter contre la misère**

Le 17 octobre 1992, dans les coulisses d'un amphithéâtre de l'Université, les uns et les autres sont pris d'angoisse : «Y arriverons-nous ?...».

Des familles très pauvres étaient venues nombreuses de lieux parmi les plus délaissés, les plus en mauvais état de la capitale.

*«Avec un volontaire et une amie du Mouvement de la province, nous allons chercher les familles d'un quartier de la capitale. Le quartier se nomme Eureka. Toujours et toujours cette impression d'aller à la fin de quelque chose quand je rentre dans ce quartier. Une impression qu'il ne peut pas y avoir un autre quartier aussi horrible, aussi défavorisé. Toujours ces cases de carton, de ferraille, de récupération... toujours ces ordures entassées par-ci, par-là... des plastiques qui sèchent sur un fil... toujours ce fouillis... cette boue, ces flaques d'eau qui ne disparaissent pas .. La décharge qui se perd dans l'horizon. Je ne fais que suivre ce volontaire qui frappe aux portes des cases nouvellement construites. Une maman ne vient pas à la Commémoration. Elle s'en va avec deux de ses enfants à la décharge. Elle part avec un sac de toile vide et un manche de balai dont l'extrémité se termine par un crochet. Un autre enfant boude.. Je comprends seulement que ses parents ne peuvent venir et que lui, il aurait bien voulu nous accompagner. Cela semble dur pour lui et il part se cacher ...»*

Mais dans le silence de la salle quasi comble où ont pris place 350 personnes, ces famines des quartiers les plus défavorisés, des amis de tous les horizons, les acteurs tiennent leur pari en donnant le meilleur d'eux-mêmes.

Le message trouve un écho particulier dans ce public qui vient de communier aux souffrances et aux espoirs exprimés : souffrance d'être sans cesse exclus, espoir de paix et de justice pour tous.

C'est avec une immense fierté que Doña Mathilda, les adultes et le chœur d'enfants quittent la scène. Des familles qui ne les connaissent pas, viennent les remercier pour le témoignage qu'ils ont osé porter.

Certes, leurs quartiers ont toujours mauvaise réputation ; la vie y est toujours aussi dure, mais quelque chose toutefois a changé.

Le témoignage porté au monde avec force et dignité reste gravé dans le cœur de chacun.

### **CONNAISSANCE DES FAMILLES PAR L'APPROCHE MONOGRAPHIQUE**

#### **1 - DIFFÉRENTS MODES DE CONNAISSANCE**

1 - Réflexion sur la connaissance à la lueur du Rapport Wresinski Rapport Wresinski «Grande pauvreté et précarité économique et sociale», présenté au nom du Conseil économique et social français. In : Journal Officiel, Année 1987, n°6.

La situation des familles vivant dans l'extrême pauvreté et dans les précarités qui y conduisent est encore peu ou mal connue. Une réelle difficulté existe pour en rendre compte sur la base des seuls critères statistiques ou des seules catégories administratives mises en oeuvre tant par les États que par les organisations ou institutions internationales. Le rapport au Conseil Économique et Social français du Père Joseph Wresinski, dans sa première partie, établit un bilan des connaissances disponibles en France en 1986.

Parmi les moyens de connaissance analysés sont citées «les catégories de populations et les statistiques en tant que sources d'information utilisables pour éclairer et fonder l'action politique Cette partie du Rapport Wresinski aborde les statistiques nationales des ministères aussi bien que des instituts nationaux de statistique.», les études particulières dans «les domaines des ressources, du logement et de la formation, en tant qu'indicateurs de grande pauvreté et de précarité Études produites par des organismes publics ou privés impliqués dans ces différents secteurs d'activité.», «l'enquête sur un territoire donné, en tant que profil de la grande pauvreté sur un quartier L'exemple cité dans le rapport est : «Pauvreté-précarité économique. Enquête dans un quartier populaire de Caen.» Éditions Science et Service-Quart Monde.» et «la connaissance acquise grâce à l'action, en vue d'un changement des conditions de vie des intéressés Par exemple : Rosenfeld Jona M. «Emergence from Extreme Poverty», Ed. Science et Service-Quart Monde, 1989.», et enfin la démarche monographique développée dans le présent rapport.

## 2 - Le silence des statistiques sur les plus pauvres

Les instances internationales disposent d'un certain nombre de moyens qui leur permettent de mesurer l'ampleur des phénomènes de pauvreté, notamment par le biais des statistiques provenant des gouvernements, ou encore par les estimations d'agences de l'ONU à partir des programmes et des politiques menées. Ces chiffres officiels, même lorsqu'ils sont fiables, sont rarement comparables entre eux, et pas toujours disponibles. «La nature même de certaines statistiques affecte leur fiabilité» dit l'Annuaire de l'Unicef en 1986 Mouvement international ATD Quart Monde - L'Unicef à la recherche des enfants les plus pauvres, 1986.. Les auteurs citent la BIRD qui déjà en 1983 conseillait la prudence dans la lecture de ses statistiques, notamment pour la comparaison d'un pays à l'autre, car les divers indicateurs économiques n'y sont pas appliqués de la même manière. Les statistiques sur les aspects sociaux, la distribution des revenus, etc sont particulièrement sujets à l'erreur. En somme, on ne peut parler que d'indicateurs de tendance. En outre, pour les pays les plus pauvres, les informations sont aussi les plus incertaines, chacun peut l'imaginer. Et à l'intérieur de ces pays, les populations les plus pauvres sont les plus difficiles à enregistrer, parce qu'elles sont les plus mobiles, les plus éloignées de la modernisation, de l'alphabétisation, et des divers lieux d'intervention (par exemple sanitaire) où l'enregistrement se fait.

Certains critères permettront de cerner des aspects de la pauvreté : le niveau de revenus, le logement, le travail, l'instruction, l'alimentation et la santé...

Si l'on prend l'aspect revenus par exemple, les approches en termes de revenus moyens, la dispersion de la distribution des revenus, ne nous satisferont pas si on veut parler de la grande pauvreté : elles permettront de situer dans quels ensembles de populations il y a des chances de trouver les plus pauvres : leurs revenus sont très bas mais ils le sont aussi pour d'autres populations proches.

En ce qui concerne l'habitat, par exemple on va repérer les bidonvilles comme critère de pauvreté ; mais pour celui qui connaît de l'intérieur, il va s'apercevoir que certaines populations, immigrées d'un pays à l'autre ou d'une civilisation rurale vers la ville, trouvent dans le bidonville une protection temporaire contre une société qu'elles doivent affronter sans pouvoir le faire d'un coup. Leur relations communautaires ne sont pas disloquées. Ces familles finissent par sortir du bidonville, la tête haute, continuant d'entretenir un réseau de relations avec les amis, la communauté.

Pour d'autres au contraire, le bidonville représentera le dernier lieu où se terrer après des années de fuite et de ruptures de liens avec la famille, le village, les gens qui pouvaient vous

soutenir.

Donc le bidonville, retenu comme critère de pauvreté, ne joue pas le même rôle pour tous, n'a pas du tout la même signification s'il s'agit d'un passage permettant d'aborder un milieu, une culture nouvelle, ou au contraire une relégation durable.

Pour aborder la famille pauvre, les choses se compliquent : la réalité familiale apparaît en général dans ce type d'approches chiffrées à travers la fiscalité, mais bien entendu les familles pauvres ne payent pas d'impôts directs ; dans les pays dotés d'une protection familiale et sociale, les familles sont recensées par le biais des prestations familiales, et le degré de pauvreté peut apparaître sommairement lorsque celles-ci tiennent compte du montant des revenus. La famille peut également être décrite par des études démographiques, mais le nombre d'enfants par foyer ne suffit pas à déterminer le niveau de pauvreté. Enfin, dans les approches plus sociales, il sera possible de chiffrer les familles monoparentales qui très souvent sont présentées comme une «catégorie» de pauvres, même si ce terme recouvre des réalités très diverses, et si l'ensemble des familles très pauvres ne sont pas monoparentales..

Comment repérer la famille de Poueng qui vit dans la partie la plus pauvre d'un bidonville de Bangkok Voir plus loin, monographie de Thaïlande ? Cette femme n'est touchée par personne. Elle ne sera jamais comptée dans les statistiques : ni famille monoparentale, parce que cela dépend à quel moment on la considère,

ni même habitante du bidonville parce qu'elle paye son loyer à la journée. Ses enfants ne sont scolarisés que par périodes, ses démarches vers les services de santé sont très aléatoires. Pour pouvoir la rejoindre par une démarche statistique, il faudrait pouvoir évaluer tout ce qui permet à la famille en général de se développer : que ce soit les projets de scolarisation pour ses enfants, ou tout ce à quoi elle participe de près ou de loin, notamment le réseau de soutien et de relations qui semble exister malgré tout avec sa mère, son voisinage et ses anciens compagnons ; au fond elle continue de former une famille avec ses partenaires quoi qu'il arrive. Elle ne rentre pas dans les schémas qu'on a l'habitude de saisir.

Il semble hors des moyens actuels de faire par les connaissances statistiques, un véritable état permettant de dénombrer les familles vivant dans l'extrême pauvreté dans le monde.

### 3 - La connaissance statistique qu'on se donne est liée à la politique que l'on veut mener

En pratique, on connaît les populations à l'égard desquelles une politique est définie et mise en oeuvre, et ces populations sont connues sous l'angle de la réussite de ces politiques. En d'autres termes, si on a une politique d'éducation, de santé, on va chercher à connaître la population sous l'angle des variables qui paraissent importantes pour ces politiques. Si on pense qu'à la pauvreté la réponse est de donner des soupes populaires et d'ouvrir des abris provisoires, les connaissances de la grande pauvreté dont on a besoin relèvent d'un recensement des indigents sans abri susceptibles d'en bénéficier. Il y a une interaction permanente entre la perception de ce sur quoi on peut agir et les connaissances à améliorer pour y parvenir. Les deux choses progressent de pair.

Ceci implique deux faiblesses importantes d'un tel mode de connaissance - la première porte sur l'exhaustivité : on constate que la plupart de ces politiques, n'atteignant pas les populations les plus pauvres durablement, ont tendance à moins bien les connaître - d'autre part, la nature même des informations collectées sert les moyens d'administration de ces politiques et révèlent peu les attentes et les actions de ces populations.

- Enfin, ce type de connaissance détermine la façon dont la population va se présenter et participer à ce qui lui est proposé : si les familles monoparentales font l'objet de stratégies particulières, il se peut que les plus pauvres à leur tour tentent de s'adapter à ces stratégies et de se faire reconnaître comme familles monoparentales. Certaines peuvent y être obligées pour être reconnues comme dignes d'être aidées.

Au plan de la natalité, la pression sur les pauvres pour qu'ils aient moins d'enfants joue dans la manière dont ils vont utiliser ou fuir les politiques mises en place pour le bien des enfants, notamment dans le domaine scolaire et de la prévention médicale.

#### 4 - Zones limitées

Il n'est pas réaliste de penser qu'on va immédiatement mieux connaître les plus pauvres partout. Mais il est possible de se donner des ancrages, et en tirer une connaissance qui est resituée dans la connaissance globale, afin de ne pas décrire les populations pauvres comme marginales. Les lieux devraient être choisis de façon à connaître différentes réalités de l'extrême pauvreté (par exemple zone urbaine et zone rurale, pays en développement et pays industrialisés). S'il y a un investissement statistique à faire, c'est sur ces zones limitées, avec une vraie stratégie d'atteindre les plus pauvres et de lutter contre la grande pauvreté. Des éléments statistiques sont nécessaires, autour d'une école, dans un quartier, ne serait-ce que pour savoir combien de personnes, et quels moyens il faut investir : il ne faut pas les mêmes moyens si le quartier est grand ou non, s'il s'agit d'une population reléguée là depuis longtemps ou de familles en situation de transit entre le rural et l'urbain par exemple.

L'investigation dans une zone locale bien circonscrite, également retenue par le rapport Wresinski, permet de mieux comprendre comment les précarités peuvent s'enchaîner, coexister au sein de familles et même dans un quartier. Comment elles peuvent finir par former un tout qui façonne une manière de penser et de vivre devenant commune, non seulement aux membres d'une même famille mais à l'ensemble d'un groupe de familles partageant des conditions similaires. C'est ainsi qu'ont été mis en évidence Rapport Wresinski, pp. 48-49. pour des familles vivant dans l'insécurité économique, l'importance des privations, de la mauvaise santé, de l'anxiété transmise aux enfants et le vécu perpétuel de l'attente de travail, de revenus, de secours... ou de catastrophes de tous ordres. Mais aussi, dans le domaine de la résistance à la misère, la place de l'emploi informel, de l'entraide, des hébergements de sans-abris, de la fête et du courage puisés dans la présence d'enfants au foyer. Certes, selon les pays, cette démarche est à approfondir pour faire place à la fois à l'état de l'exclusion, de la solitude, de la mauvaise réputation, mais aussi pour surmonter les difficultés de saisir les expressions de solidarités qui renforcent la famille (village, groupes de soutiens, école, service social ... ).

Alors que les recherches plus proprement statistiques renseignent davantage sur la nature et le coût des mesures à mettre en oeuvre, la recherche locale, plus qualitative met l'accent sur leurs modalités d'application, sur les faiblesses et les forces en présence sur le terrain.

#### 5 - La connaissance émanant de l'action

La troisième démarche est issue de l'action sur le terrain - c'est-à-dire l'apport des familles elles-mêmes et de ceux qui sont à leurs côtés- qui conduit à une connaissance originale et précieuse, même si elle ne se traduit pas aisément en termes de statistiques.

Si l'on veut atteindre les plus pauvres, il faudra nécessairement se donner d'autres critères, plus difficiles à quantifier, mais qui correspondent davantage à ce que vivent les plus pauvres, et aux efforts qu'ils font pour concrétiser leurs aspirations.

Le document réalisé par le Mouvement international ATD Quart Monde et le Forum des ONG à l'intention de l'Unicef : «Atteindre les plus Pauvres» Mouvement international ATD Quart Monde : «Atteindre les plus pauvres». Comité des ONG auprès de l'Unicef, 1990. attire l'attention sur quelques grandes

caractéristiques communes à divers continents, pour détecter les plus pauvres

- le déracinement, perceptible notamment par le lieu d'habitation, titre précaire d'occupation d'un sol ou d'un logement, nature de l'habitat, etc. ;

- la réputation et déconsidération : mauvaise renommée, type de relations avec les organes d'assistance, mais aussi avec l'entourage, les quartiers proches, relations avec les institutions, les

programmes que fréquentent les autres enfants et familles, etc. ;

- la résistance à la misère, plus difficile à estimer parce que non perceptible de l'extérieur comme les critères précédents : les travaux effectués pour vivre, par les enfants, les adolescents, les adultes peuvent en être un signe, de même que les relations familiales et de voisinage dans

le groupe ;

- aspect physique des personnes : physionomie, tenue du corps, démarche, gestes, dentition,

expression vocale ;

- aspects de l'environnement : agencement des lieux, de quel type de vie quotidienne témoigne-t-il.

Ces données sont forcément très empiriques, puisqu'elles découlent de l'observation et de l'expérience d'acteurs du «terrain» qui se sont posé la question : comment atteindre les plus pauvres, en particulier dans des pays où la pauvreté est majoritaire.

Le déracinement, l'errance sont visibles et mesurables, même si ces personnes «qui ne sont pas d'ici» ne sont pas toujours prises en compte dans les recensements.

C'est un niveau d'approche critique par rapport à la description par les critères habituellement retenus. Lorsqu'on veut repérer les critères qui convergent entre ces différentes expériences, ce n'est pas tellement le niveau des revenus qui nous guide, mais les critères d'errance ou de déconsidération qui ne sont pas statistiques.

Dans le rapport Wresinski, une telle démarche, faite en France, a mis en lumière un certain nombre de points essentiels Rapport Wresinski, p.57, comme par exemple :

- L'alimentation suit la courbe des ressources disponibles ; elle est souvent irrégulière et carrément insuffisante.

- L'aspiration à gagner leur vie autrement que par des expédients ne leur manque pas mais les moyens les plus élémentaires pour y parvenir font défaut.

- Dans le domaine de la consommation, plus les revenus sont bas et irréguliers, plus les foyers s'endettent pour la seule survie et non pour des investissements structurant la vie familiale et lui ouvrant de nouvelles perspectives. Les familles sont sans arrêt à rembourser la survie d'hier et ne peuvent entreprendre aucun projet pour s'en sortir demain.

- La pauvreté culturelle des familles, qui entrave la participation politique et sociale et qui ne se réduit pas au domaine de l'alphabétisation, de l'instruction scolaire et de la formation seulement. Elle touche aux valeurs les plus élémentaires de l'existence (famille, travail, religion, vie associative ou simple voisinage ... ). Plus les moyens de les vivre concrètement font défaut, plus les intéressés souffrent de la distance qui se crée entre leurs aspirations et la réalité vécue. Ils sont obligés de mettre entre parenthèses ce à quoi ils croient et aspirent, pour pouvoir supporter la réalité.

- Les familles les plus pauvres nous rappellent aussi que l'accès aux arts fait partie intégrante de la participation à la vie d'une collectivité. Les milieux plus favorisés ne témoignent-ils pas en permanence qu'en stimulant le sens du beau et l'accès aux expressions culturelles les plus nobles, les chances de promotion augmentent ?

Ce type de connaissance montre plus directement les enchaînements de précarités susceptibles d'aboutir à des situations de grande pauvreté. Mais aussi, l'action met les personnes concernées dans une situation où elles peuvent s'exprimer autrement qu'au cours d'une enquête. Peuvent alors apparaître des aspirations et des forces qui représentent les clés de la réussite.

Il semblera plus utile de s'attacher à connaître les forces de développement inhérentes à toute famille, les conditions nécessaires pour qu'elles se développent. L'on rejoindra ainsi les inquiétudes des peuples en voie de développement qui s'aperçoivent que le monde moderne auquel ils sont confrontés casse les liens familiaux et les soutiens des communautés de base, sans que rien ne les remplace, bouleversant les valeurs, créant des solitudes nouvelles.

Les plus pauvres des sociétés industrialisées sont d'ores et déjà devant une famille éclatée, où le bonheur immédiat de l'individu occulte le maintien de la cellule familiale. Celle-ci devient dans bien des cas une communauté temporaire n'assurant plus à ses membres la garantie inconditionnelle de leur identité, de leurs sécurités et de leurs solidarités, ce qui explique sans doute la recherche de nouvelles communautés et spiritualités.

La famille et la communauté servent de tampon entre l'individu et les changements de société.

Quelles actions sont nécessaires pour reconstruire les liens des communautés de base ?

Le monde moderne se trouve confronté par les progrès de la science à inventer une nouvelle éthique à partir des moyens que l'homme se donne de maîtriser la vie et la mort : ce furent la bombe atomique et les camps d'extermination, et plus récemment la biogénétique et la procréation médicalement assistée. Depuis quelques années, il prend conscience de la

nécessité du maintien de la planète dans un état permettant la vie, d'où le succès de l'écologie. Comment tout cela se répercute-t-il sur la famille la plus pauvre ? Autant de questions qu'il faudra tôt ou tard se poser.

## 6 - L'engagement, la disponibilité et la durée

Pour contribuer à ce type de connaissance, il faut un grand investissement de personnes vraiment déterminées à atteindre les plus pauvres, formées à une disponibilité à entrer dans une histoire où ceux-ci les entraînent. C'est de ces investissements là que naîtra une vision renouvelée sur les politiques à suivre, lesquelles ensuite, auront des conséquences sur les connaissances statistiques.

La dimension de **l'engagement** est très importante par rapport aux plus pauvres, tant pour agir avec eux que pour les connaître. On a la certitude que les familles les plus pauvres ne se présentent pas de la même manière à ceux qui sont disponibles pour s'engager avec elles ou à ceux qui ne le sont pas. Les considérer par leurs manques risque de leur faire mettre en avant toutes les difficultés susceptibles de susciter une aide. Mais pour changer leur situation en échappant à une logique d'assistance, c'est leur action qu'il faut prendre en considération. Et pour que celle-ci puisse se manifester, les familles ont besoin d'interlocuteurs soucieux de la mettre en lumière. Ce n'est pas toujours le cas. Ainsi, une équipe de travailleurs sociaux disait: «On ne veut rien faire si ça ne part pas des habitants.» Le résultat c'est qu'ils ne faisaient rien, et aucune demande n'était exprimée par la population.

Mais la demande ne s'exprime pas davantage quand l'action est complètement cadrée. Par exemple dans un projet d'insertion en France, une dame voudrait passer son permis de conduire. Mais son interlocuteur est l'assistante sociale qu'elle ne connaît que par le biais des secours et de la surveillance des enfants ; jamais elle n'aurait osé lui dire son désir, parce que dans ce cadre-là il n'était pas pensable qu'elle le dise. Ces deux exemples de non disponibilité ou de disponibilité non perceptible par la population permettent à celle-ci de ne se faire connaître que de façon extrêmement tronquée.

Il y a une non-neutralité, une disponibilité nécessaire à ce que les familles veulent révéler et mettre en oeuvre ; c'est le sens de l'engagement. Etre disponible, se laisser entraîner dans leur histoire, suppose, quand les familles expriment la volonté de réussir quelque chose, que l'action des partenaires change pour le leur faire réussir ; et il est évident que cette démarche permet à la population de se faire connaître sous un autre jour.

La connaissance des plus pauvres ne peut pas progresser s'ils continuent d'être réduits à la leur de critères définis par d'autres. Ils n'existent qu'en tant que pauvres, ils sont reconnus en tant que «manques» par d'autres qui sont spécialistes du remplissage des manques. Ils ne peuvent pas apparaître comme des acteurs.

## 7 - Les moyens d'objectivation

Pour la connaissance des plus pauvres cette non-neutralité est indispensable, mais elle ne suffit pas : parallèlement, là comme ailleurs il faut une objectivité pour connaître. Le fait d'être engagé avec les familles, d'essayer de leur faire réussir ce qu'elles veulent réussir n'empêche pas que l'on prenne les temps de recul nécessaires pour écrire objectivement ce qui s'est passé.

L'objectivité suppose de reconnaître les faits tels qu'ils sont, et l'interprétation qu'on en fait pour agir.

Il faut se donner les moyens de l'objectivation, c'est-à-dire de prise de distance par rapport à ce qu'on apprend, qui sont de l'ordre qualitatif, notamment prendre du temps pour écouter ce que disent les familles, essayer de prendre distance par rapport au regard de gestion, faire des enquêtes complémentaires ou les faire faire par d'autres, sous un angle qui n'est pas simplement celui de la gestion

quotidienne.

détecter les personnes qu'on devrait atteindre par la nature des services offerts, et qu'on n'atteint pas.

## 8 - Faire surgir les aspirations

La connaissance doit être reconnaissance : il est important que les plus pauvres puissent se reconnaître, et de façon non réductrice, dans les éléments de connaissance qui tentent de les décrire. Tant que la connaissance réduit les pauvres à des catégories, on est sûr de ne pas les libérer de la grande pauvreté. C'est vrai qu'on a besoin de repérer où ils sont et dans quelles conditions ils vivent, pour reconstruire des solidarités autour d'eux. Comment faire pour que cela ne les mette pas «hors circuit» du progrès, de la compétence, de la capacité ?

Prenons l'exemple de la scolarisation des enfants ; les pauvres du monde entier savent que l'ins-truction est une des clefs majeures pour que leurs enfants échappent à la misère. Certains - et nous avons l'exemple de Doña Mathilda dans la monographie du Guatemala - font des efforts considérables pour scolariser leurs enfants chaque fois que la vie le permet. D'autres, au contraire, bien qu'affirmant la même conviction, feront tout pour les garder là la maison, et semblent considérer l'école comme un danger. Il en était ainsi dans les années 60, lorsque le Père Joseph menait ses premiers combats au Camp de Noisy-le-Grand. 50% des enfants n'allaient pas à l'école, parce que les parents vivaient dans la terreur que l'administration les leur retire, et les retraits se faisaient parfois à l'école.

Il y avait sans doute une aspiration profonde à ce que les enfants apprennent, mais en même temps cette réalité plus forte qui les empêchait de faire ce qu'il fallait. C'est d'abord le Père Joseph qui a affirmé ce désir des parents, parce qu'il savait que tout être humain a le souci de l'instruction de ses enfants : ce n'était pas spécifique aux pauvres, mais il a retrouvé chez les très pauvres ce désir commun à tous les hommes. Les familles se sont reconnues dans ce combat pour l'instruction, et finalement, après des années ont été reconnues à ce titre par les pouvoirs publics.

## 9 - Comprendre la population dans son histoire, son milieu, et dans une globalité

C'est pourquoi les connaissances statistiques et celles découlant de l'action sont indissociables. On ne peut pas comprendre les statistiques sans remettre les gens dans leur histoire. On ne peut pas percevoir que l'école est une aspiration à travers les chiffres de scolarisation ou de réussite scolaire ; les familles ne peuvent l'exprimer que quand eues ont établi assez de con-fiance.

L'accumulation d'observations ne suffit pas à leur donner un sens ; il faut replacer tel fait observé dans le contexte qui n'est pas seulement celui de la famille et de son environnement, mais qui est celui de la connaissance générale d'une population.

Enfin, cet exemple montre combien la connaissance des pauvres doit les faire entrer dans une connaissance globale et dans des aspirations profondes et communes à tous les hommes. Au fond, on ne doit pas se poser la question «est-ce que les pauvres ont vraiment envie de s'en sortir et d'accéder à l'instruction ?» mais «comment les familles très pauvres peuvent participer à la conquête de l'instruction».

La définition de la pauvreté contenue dans le rapport Wresinski Voir page 33 de la présente étude est très intéressante, même si elle est très difficile à formuler en termes statistiques, parce qu'elle parle de responsabilités et d'obligations. Un critère, pour repérer une population en grande pauvreté, devrait être de se demander si elle peut encore accéder par elle-même à ses droits et tenir ses obligations, et rester dans des réseaux de droits et obligations.

L'exemple du bidonville ou du quartier de taudis servant pour certains de tampon vers un type de société inconnu, - comme c'est le cas de la famille américaine lorsqu'elle arrive à New York -et pour d'autres de lieu où ils échouent dans un déracinement complet, illustre également la même idée. Les plus pauvres ont une histoire, dont à force de vivre au jour le jour as n'ont pas toujours conscience, mais qui leur a donné une mémoire collective ; cette mémoire collective

existe également dans les approches de la société et commande parfois aux préjugés qui les décrivent, aux moyens de connaissance qu'elle se donne. Venir à bout de l'extrême pauvreté suppose que ces deux mémoires collectives soient mises à jour pour qu'ensuite, dans un partenariat, puisse s'en créer une nouvelle.

C'est pourquoi il est important de prendre en considération le regard de connaissance, comme le regard social qui se pose sur les pauvres ; parce que c'est ce regard qui apporte une connaissance à un moment donné, et en même temps c'est lui qui sera changé par une connaissance qui émerge à un moment donné.

#### 10 - Les plus pauvres, partenaires de la connaissance

*«L'expérience de vie et la pensée des populations concernées constituent une référence importante dans la définition des politiques à mener»* dit le rapport Wresinski.

En fait, l'enjeu est le même en ce qui concerne la connaissance : va-t-elle permettre aux plus pauvres d'être des partenaires plus crédibles, ou au contraire va-t-on se passer de leur connaissance ? La question qui se pose, et qui concerne également l'Onu, c'est «comment faire un monde ensemble». Notre conviction c'est que le monde ne s'ouvre aux plus pauvres que s'il se bâtit avec eux ; et donc la question est de savoir comment bâtir une connaissance qui tienne compte de la capacité de pensée des plus pauvres.

L'originalité du Père Joseph Wresinski dans la pensée politique est qu'il apporte une rupture, parce qu'il dit : «Des gens qui sont dans la difficulté sont néanmoins aussi des citoyens libres et capables de penser». Pour lui, la démarche requiert de rechercher une égale considération de la pensée de tous les hommes sur leur propre expérience.

Cette affirmation que les pauvres sont libres et capables de penser, et qu'on ne peut pas comprendre ce qu'ils vivent sans les situer dans une histoire personnelle, familiale, sociale, et même politique des sociétés auxquelles ils appartiennent, transforme notre approche : on agit de façon différente, parce qu'on croit que les plus pauvres portent nécessairement en eux des aspirations qu'il s'agit pour nous de faire émerger, et qui ensuite devraient aboutir, non à des politiques spécifiques, mais à une remise en cause de toutes les politiques qui les ont laissés de côté. Lorsque les plus pauvres réclament les moyens de vivre en famille, cela suppose que toutes les politiques qui servent de support aux familles pour l'éducation, l'accès aux soins, etc., soient réexaminées, mais aussi que la famille soit remise au centre de toutes les politiques.

L'expérience des équipes ATD et des ONG n'est pas de dire : «tant que la politique n'a pas changé on ne peut rien faire», mais c'est de proposer à l'école : «prenez la famine comme partenaire». Si l'école se bâtit en acceptant qu'un élève ait des frères, des soeurs, un père, une mère, et d'autres qui sont part de sa situation, de son réseau, elle accepte d'entendre un autre langage, une autre pensée. Quand les plus pauvres sont de vrais partenaires, la politique locale de l'école change, et ensuite cela se répercute sur la politique d'ensemble, parce que l'école est tout de suite limitée par des règles qui ne sont pas adaptées à ces nouvelles approches. De cette réalité nouvelle émergée de la base grâce à de nouveaux partenaires, peuvent alors sortir quelques modifications adaptées à des «cas spécifiques» ou alors un véritable changement de législation. A ce niveau encore, la connaissance a un rôle à jouer dans la représentation des plus pauvres soit comme une catégorie marginale, ou comme des citoyens entravés dans l'exercice de leurs responsabilités.

Bâtir une connaissance en partenariat avec les plus pauvres ne signifie donc pas recueillir par-ci, par-là quelques avis des familles sur leur propre vie ou sur les programmes en cours. Vouloir que les familles soient associées de bout en bout aux décisions qui les concernent engage à leur transmettre les moyens de l'expression et de la réflexion. Ce partenariat est une condition essentielle de leur réussite.

#### 11 - La démarche monographique

Une mémoire de la vie, de l'action, de la pensée, des espoirs et des efforts des plus pauvres en toute partie du monde a été consignée depuis 35 ans par le Père Joseph Wresinski et les volontaires permanents du Mouvement. Cette mémoire rend possible la constitution de monographies de personnes, de familles ou de groupes. De telles monographies sont élaborées en dialogue avec les personnes concernées. Une cinquantaine a déjà été publiée. Se fondant sur l'expérience du Père Joseph Wresinski, sur le dialogue avec les personnes en situation d'extrême pauvreté et leur entourage et sur des méthodes d'ethnologie et d'histoire orale, la démarche des monographies permet :

- d'une part de situer les faits dans une histoire, celle des familles et de leur milieu, d'en restituer le sens tel qu'il est vécu par les plus pauvres et de montrer l'enchaînement des précarités et des mécanismes qui perpétuent la privation des droits de l'homme au sein d'un groupe social ou d'une communauté plus large ;
- d'autre part, de mettre en lumière les forces de résistance à la misère et d'ouvrir la voie à une connaissance et une action avec un groupe de population plus large.

Sur cette base, l'Institut de recherche et de formation aux relations humaines (IRFRH), créé en 1961, a mené de nombreuses études non seulement sur la situation de populations extrêmement pauvres au niveau culturel, économique, historique, etc. mais surtout sur les dynamiques de changement en vue de mettre fin à l'exclusion. Cette réflexion en coopération avec les familles les plus pauvres - au niveau de la conception, de la réalisation et de l'évaluation - a débouché entre autres sur des publications abordant les différents aspects d'une lutte cohérente, globale et prospective contre la grande pauvreté. Extrait de la contribution du Mouvement international ATD Quart Monde pour l'étude «Droits de l'homme et extrême pauvreté» à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, Genève, juin 1992 - E/CN.4/Sub.2/1992/50..

Les monographies de familles présentées dans cette étude sont le fruit d'une longue histoire de présence de volontaires permanents du Mouvement ATD Quart Monde dans les pays concernés: Allemagne, États-Unis d'Amérique, Guatemala, Thaïlande, Burkina Faso. Le choix des pays procède de cette histoire vécue ensemble, et ne veut en aucun cas induire à penser que la pauvreté y serait plus aiguë qu'ailleurs.

Quoique tenus par contrat à seulement trois monographies, nous avons jugé indispensable de rassembler des éléments de diverses parties du monde, afin que l'on puisse, au niveau «du terrain», de la vie des familles, juger des constantes, des points communs autant que des particularités.

Dans chaque pays - exception faite du Burkina Faso Au Burkina Faso, il nous a semblé préférable de laisser la parole à un volontaire du pays qui était mieux à même de resituer les faits dans leur contexte. Il est décédé durant le projet. Par respect et pour lui faire honneur, nous avons voulu nous en tenir à ce qu'il nous avait communiqué. -, nous avons d'abord recherché et obtenu l'accord des familles concernées pour s'associer à cette démarche. Nous avons rassemblé les écrits quotidiens des volontaires qui, au fil des années, ont connu ces famines pendant des périodes plus ou moins longues. Ces écrits sont la base à partir de laquelle ont été reconstituées ces monographies. Tous les faits décrits sont donc attestés par des témoins. Pour des raisons de respect des personnes et de sécurité, leurs noms et prénoms ont été changés.. A ces écrits se sont ajoutés, selon les cas, des témoignages dictés à l'occasion d'événements précis, des relevés d'enregistrements de réunions auxquelles des membres de ces familles participaient. Enfin, à plusieurs époques, les volontaires réalisèrent des interviews, spécialement durant l'année 1992, lorsque des familles acceptèrent de participer à ce projet d'écrire leur histoire dans le cadre de l'Année Internationale de la Famille.

Ces monographies sont une action en elles-mêmes, dans la mesure où la ré-appropriation de leur propre histoire par ces familles très pauvres leur permet de saisir où se situent leurs propres forces et celles de leur milieu. Renforçant leur identité familiale, leur permettant de se resituer au sein de leur communauté et de leur société, non seulement, elles «renforcent leur autonomie», mais, bien plus, elles leur permettent d'apporter leur créativité, leur pensée et leurs perspectives d'action dans le cadre de leur promotion et de celle de leurs communautés. L'introduction à la monographie du Guatemala nous en donne un exemple concret. Elles bénéficient également des apports des deux types de connaissance développés ci-

dessus, l'enquête territoriale et la connaissance des acteurs de terrain.

[Home](#)

---

The NGO Reports Database on Children's Rights includes all existing and public reports submitted to the Committee on the Convention of the Rights of the Child by NGOs and NGO Coalitions. The copyright of the reports are retained by the authors and use thereof must be duly acknowledged.

The database is the property of the Liaison Unit of the NGO Group for the Convention on the Rights of the Child and is managed by that unit. For further information or other enquiries please contact the Liaison Unit at [dcj-ngo.group@pingnet.ch](mailto:dcj-ngo.group@pingnet.ch).

---